

la vie finit par faire mal, par donner la nausée, par blesser,
par frotter, par craquer,
par donner envie de pousser des cris, de bondir, de rester à
terre, de sortir
de toutes les maisons, de toutes les logiques et de tous les
balcons,
de bondir sauvagement vers la mort parmi les arbres et les
oublis,
parmi culbutes, périls et absence de lendemain,
et tout cela aurait dû être quelque chose d'autre, plus
semblable à ce que je pense,
avec ce que je pense ou éprouve, sans que je sache même
quoi, ô vie.

Je croise les bras sur la table, je pose la tête entre mes
bras,
il faudrait vouloir pleurer, mais je ne sais pas provoquer
les larmes...
J'ai beau m'efforcer à m'apitoyer sur moi-même, je ne
pleure pas,
j'ai l'âme lézardée sous l'index ployé qui la touche...
Qu'advient-il de moi ? qu'advient-il de moi ?

On a chassé le bouffon du palais à coups de fouet, sans
raison,
on a fait lever le mendiant de la marche où il était tombé.
On a battu l'enfant abandonné, on lui a arraché le pain des
mains.
Oh, douleur immense du monde, où l'action se dérobe...
Si décadent, si décadent, si décadent...
Je ne suis bien que lorsque j'entends de la musique — et
encore...
Jardins du dix-huitième siècle avant 89,
où êtes-vous, moi qui n'importe comment voudrais
pleurer ?

A Rein Hagel

Tel un baume qui ne réconforte que par l'idée que c'est un
baume,
Le soir d'aujourd'hui et de tous les jours, peu à peu,
monotone, tombe.

On a allumé les lumières, la nuit tombe, la vie se
métamorphose,
N'importe comment, il faut continuer à vivre.
Mon âme brûle comme si c'était une main, physiquement.
Je me cogne à tous les passants sur le chemin.
Ma propriété de campagne,
dire qu'il est entre toi et moi moins qu'un train, qu'une
diligence et que la décision de partir,
si bien que je reste sur place, je reste... Je suis celui qui
veut toujours partir
et qui toujours reste, toujours reste, toujours reste —
jusqu'à la mort physique il reste, même s'il part, il reste,
reste, reste...

Rends-moi humain, ô nuit, rends-moi fraternel et
empressé,
ce n'est que de façon humanitaire qu'on peut vivre.
Ce n'est qu'en aimant les hommes, les actions, la banalité
des travaux,
ce n'est qu'ainsi — pauvre de moi ! — ce n'est qu'ainsi que
l'on peut vivre.
Ce n'est qu'ainsi, ô nuit, et moi qui jamais ne pourrai vivre
dans ce style !

J'ai tout vu, et de tout je me suis émerveillé,
mais ce tout ou bien fut en excès ou bien ne suffit pas, je
ne saurais le dire — et j'ai souffert.
J'ai vécu toutes les émotions, toutes les pensées, tous les
gestes,
et il m'en est resté une tristesse comme si j'avais voulu les
vivre sans y parvenir.

J'ai aimé et haï comme tout le monde,
mais pour tout le monde cela a été normal et instinctif,
et pour moi ce fut toujours l'exception, le choc, la
soupape, le spasme.

Viens, ô nuit, apaise-moi, et noie mon être en tes eaux.
Affectueuse de l'Au-Delà, maîtresse du deuil infini,
douleur externe de la Terre, pleur silencieux du Monde.
Mère suave et antique des émotions non démonstratives,
sœur aînée, vierge et triste aux pensées décousues,
fiancée dans l'éternelle attente de nos desseins inachevés,
avec la direction constamment abandonnée de notre
destin,

notre incertitude païenne sans joie,
notre faiblesse chrétienne sans foi,
notre bouddhisme inerte, sans amour pour les choses et
sans extases,
notre fièvre, notre pâleur, notre impatience de faibles,
notre vie, ô mère, notre vie perdue...

Je ne sais pas sentir, je ne sais pas être humain, vivre en
bonne intelligence
au sein de mon âme triste avec les hommes mes frères sur
la terre.

Je ne sais pas être utile fût-ce dans mes sensations, être
pratique, être quotidien, net,
avoir un poste dans la vie, avoir un destin parmi les
hommes,
avoir une œuvre, une force, une envie, un jardin,
une raison de me reposer, un besoin de me distraire,
une chose qui me vienne directement de la nature.

Pour cette raison sois-moi maternelle, ô nuit tranquille...
Toi qui ravis le monde au monde, toi qui es la paix,
toi qui n'existes pas, qui n'es que l'absence de la lumière,
toi qui n'es pas une chose, un lieu, une essence, une vie,

Pénélope à la toile, demain dé faite, de ton obscurité,
Circé irréelle des fébriles, des angoissés sans cause,
viens à moi, ô nuit, tends-moi les mains,
et sur mon front, ô nuit, sois fraîcheur et soulagement.

Toi, dont la venue est si douce qu'elle paraît un éloigne-
ment,
dont le flux et le reflux de ténèbres, quand la lune respire
doucement,
ont des vagues de tendresse morte, un froid de mers de
songe,
des brises de paysages irréels pour l'excès de notre
angoisse...

Toi, et ta pâleur, toi, plaintive, toi, toute liquidité,
arôme de mort parmi les fleurs, haleine de fièvre sur les
bords,
toi, reine, toi, châtelaine, toi, femme pâle, viens...

Tout sentir de toutes les manières,
tout vivre de toutes parts,
être la même chose de toutes les façons possibles en même
temps,
réaliser en soi l'humanité de tous les moments
en un seul moment diffus, profus, complet et lointain...

J'ai toujours envie de m'identifier à ce avec quoi je
sympathise
et toujours je me mue, tôt ou tard,
en l'objet de ma sympathie, pierre ou désir,
fleur ou idée abstraite,
foule ou façon de comprendre Dieu.
Et je sympathise avec tout, je vis de tout en tout.
Les hommes supérieurs me sont sympathiques parce qu'ils
sont supérieurs,
et sympathiques les hommes inférieurs parce qu'ils sont
supérieurs aussi,

parce que le fait d'être inférieur est autre chose qu'être supérieur,
et partant c'est une supériorité à certains moments de la vision.

Je sympathise avec certains hommes pour leurs qualités de caractère,
et avec d'autres je sympathise pour leur manque de ces qualités,
et avec d'autres encore je sympathise par sympathie pure et il y a des moments absolument organiques qui embrassent toute l'humanité.

Oui, comme je suis monarque absolu dans ma sympathie, il suffit qu'elle existe pour qu'elle ait sa raison d'être.

Je presse contre mon sein haletant, en une étreinte émue (dans la même étreinte émue),

l'homme qui donne sa chemise au pauvre qu'il ne connaît pas,

le soldat qui meurt pour sa patrie sans savoir ce qu'est la patrie,

et le matricide, le fratricide, l'incestueux, le suborneur d'enfants,

le voleur de grand chemin, le corsaire des mers, le pickpocket, l'ombre aux aguets dans les venelles —

ils sont tous ma maîtresse favorite au moins un instant dans ma vie.

Je baise sur les lèvres toutes les prostituées,

sur les yeux je baise tous les *souteneurs*¹,

aux pieds de tous les assassins gît ma passivité,

et ma cape à l'espagnole couvre la retraite de tous les voleurs.

Tout est la raison d'être de ma vie.

1. Les mots et phrases en italique sont tous, selon le cas, en français ou en anglais dans le texte. (N.d.T.)

A Rien Hazel

J'ai commis tous les crimes,
j'ai vécu à l'intérieur de tous les crimes
(je fus moi-même, ni tel ou tel dans le vice,
mais le propre vice incarné qu'entre eux ils pratiquèrent,
et de ces heures j'ai fait l'arc de triomphe suprême de ma vie).

Je me suis multiplié pour m'éprouver,
pour m'éprouver moi-même il m'a fallu tout éprouver,
j'ai débordé, je n'ai fait que m'extravaser,
je me suis dévêtu, je me suis livré,
et il est en chaque coin de mon âme un autel à un dieu différent.

Les bras de tous les athlètes m'ont étreint subitement féminin,
et à cette seule pensée j'ai défailli entre des muscles virtuels.

Ma bouche a reçu les baisers de toutes les rencontres,
dans mon cœur se sont agités les mouchoirs de tous les adieux,
tous les appels obscènes du geste et des regards
me fouillent tout le corps avec leur centre dans les organes sexuels.

J'ai été tous les ascètes, tous les parias, tous les oubliés et tous les pédérastes — absolument tous (il n'en manquait pas un),
rendez-vous noir et vermeil dans les bas-fonds infernaux de mon âme !

(Freddie, je t'appelais Baby, car tu étais blond et blanc, et je t'aimais,
de combien d'impératrices présomptives et de princesses détronées tu me tins lieu !)
Mary, avec qui je lisais Burns en des jours tristes comme la sensation d'être vivant,

tu ne sais guère combien d'honnêtes ménages, combien de familles heureuses ont vécu en toi mes yeux, mon bras autour de ta taille et ma conscience flottante, leur vie paisible, leurs maisons de banlieue avec jardin, leurs *half-holidays* inopinés...
Mary, je suis malheureux...
Freddie, je suis malheureux...
Oh, vous tous, tant que vous êtes, fortuits, attardés, combien de fois avez-vous pu penser à penser à moi, mais sans le faire ?
Ah, comme j'ai peu compté dans votre vie profonde, si peu en vérité — et ce que j'ai été, moi, ô mon univers subjectif,
ô mon soleil, mon clair de lune, mes étoiles, mon moment, ô part externe de moi perdue dans les labyrinthes de Dieu !
Tout passe, toutes les choses en un défilé qui m'est intérieur,
et toutes les cités du monde en moi font leur rumeur...

Mon cœur tribunal, mon cœur marché, mon cœur salle de Bourse, mon cœur comptoir de banque,
mon cœur rendez-vous de toute l'humanité,
Mon cœur banc de jardin public, auberge, hôtellerie, cachot numéroté
(*Aquí estuvo el Manolo en visperas de ir ao patíbulo*¹)
mon cœur club, salon, parterre, paillason, *guichet*, coupée,
pont, grille, excursion, marche, voyage, vente aux enchères, foire, kermesse,
mon cœur œil-de-bœuf,
mon cœur colis,
mon cœur papier, bagage, satisfaction, livraison,

1. En un mélange de portugais et d'espagnol : *Ici était Manolo à la veille d'aller à l'échafaud.* (N.d.T.)

mon cœur marge, limite, abrégé, index,
eh là, eh là, eh là, mon cœur bazar.

Tous les amants se sont baisés dans mon âme,
tous les clochards ont dormi un moment sur mon corps,
tous les méprisés se sont appuyés un moment à mon épaule,
ils ont traversé la rue à mon bras, tous les vieux et tous les malades,
et il y eut un secret que me dirent tous les assassins.

(Celle dont le sourire suggère la paix que je n'ai pas et dont la façon de baisser les yeux fait un paysage de Hollande
avec les têtes de femmes *coiffées de lin*
et tout l'effort quotidien d'un peuple pacifique et propre...
Celle qui est la bague laissée sur la commode
et la faveur coincée en refermant le tiroir,
faveur rose, ce n'est pas la couleur que j'aime, mais la faveur coincée,
tout de même que je n'aime pas la vie, mais c'est la sentir que j'aime...)

Dormir ainsi qu'un chien errant sur la route, au soleil, définitivement étranger au restant de l'univers,
et que les voitures me passent sur le corps.)

J'ai couché avec tous les sentiments,
j'ai été *souteneur* de toutes les émotions,
tous les hasards des sensations m'ont payé à boire,
j'ai fait de l'œil à toutes les raisons d'agir,
j'ai été la main dans la main avec toutes les velléités de départ,
fièvre immense des heures !
Angoisse de la forge des émotions !

Rage, écume, l'immensité qui ne tient pas dans mon mouchoir,
la chienne qui hurle la nuit,
la mare de la métairie qui hante mon insomnie,
le bois comme il était le soir, quand nous nous y promenions, la rose,
la broussaille indifférente, la mousse, les pins,
la rage de ne pas contenir tout cela, de ne pas suspendre tout cela,
ô faim abstraite des choses, rut impuissant des minutes qui passent,
orgie intellectuelle de sentir la vie !

Tout obtenir par suffisance divine —
les veilles, les consentements, les avis,
les choses belles de la vie —
le talent, la vertu, l'impunité,
la tendance à reconduire les autres chez eux,
la situation de passager,
la commodité d'embarquer tôt pour trouver une place,
et toujours il manque quelque chose, un verre, une brise, une phrase,
et la vie fait d'autant plus mal qu'on a plus de plaisir et qu'on invente davantage.

Pouvoir rire, rire, rire effrontément,
rire comme un verre renversé,
fou absolument du seul fait de sentir,
rompu absolument de me frotter contre les choses,
blessé à la bouche pour avoir mordu aux choses,
les ongles en sang pour m'être cramponné aux choses,
et qu'ensuite on me donne la cellule qu'on voudra et j'aurai des souvenirs de la vie.

Tout sentir de toutes les manières,
avoir toutes les opinions,

être sincère en se contredisant à chaque minute,
se déplaire à soi-même en toute libéralité d'esprit,
et aimer les choses comme Dieu.

Moi, qui suis plus frère d'un arbre que d'un ouvrier,
moi, qui sens davantage la feinte douleur de la mer qui bat sur la grève
que la douleur réelle des enfants que l'on bat
(ah, comme cela doit sonner faux, pauvres enfants que l'on bat,
mais aussi pourquoi faut-il que mes sensations se bousculent à si vive allure ?)
Moi, enfin, qui suis un dialogue continu à haute voix, incompréhensible, au cœur de la nuit dans la tour,
lorsque les cloches oscillent vaguement sans que nul ne les touche
et qu'on souffre de savoir que la vie se poursuivra demain.
Moi, enfin, littéralement moi,
et moi métaphoriquement aussi,
moi, le poète sensationniste, envoyé du Hasard aux lois irrépréhensibles de la Vie,
moi, le fumeur de cigarettes par adéquate profession, l'individu qui fume l'opium, qui prend de l'absinthe, mais qui, enfin,
aime mieux penser à fumer de l'opium plutôt que d'en fumer
et qui trouve que de lorgner l'absinthe à boire a plus de goût que de la boire...
Moi, ce dégénéré supérieur sans archives dans l'âme, sans personnalité avec valeur déclarée,
moi, l'investigateur solennel des choses futiles,
moi qui serais capable d'aller vivre en Sibérie pour le seul plaisir de prendre cette idée en aversion,
et qui trouve indifférent de ne pas attacher d'importance à la patrie,

parce que je n'ai pas de racine, comme un arbre, et que par conséquent je suis déraciné...

- X moi, qui si souvent me sens aussi réel qu'une métaphore, qu'une phrase écrite par un malade dans le livre de la jeune fille qu'il a trouvé sur la terrasse, ou qu'une partie d'échecs sur le pont d'un transatlantique, moi, la bonne d'enfants qui pousse les *perambulators* dans tous les jardins publics, moi, le sergent de ville qui l'observe, arrêté derrière elle, dans l'allée, moi, l'enfant dans la poussette, qui fait des signaux à son inconscience lucide avec un hochet à grelots. Moi, le paysage au fond de tout cela, la paix citadine fondue à travers les arbres du jardin public, moi, ce qui les attend tous au logis, moi, ce qu'ils trouvent dans la rue, moi, ce qu'ils ne savent pas d'eux-mêmes, moi, cette chose à quoi tu penses — et ton sourire te trahit — moi, le contradictoire, l'illusionnisme, la kyrielle, l'écume, l'affiche fraîche encore, les hanches de la Française, le regard du curé, le rond-point où les rues se croisent et où les *chauffeurs* dorment contre les voitures, la cicatrice du sergent à mine patibulaire, la crasse sur le collet du répétiteur malade qui rentre à la maison, la tasse dans laquelle buvait toujours le tout-petit qui est mort, celle dont l'anse est fêlée (et tout cela tient dans un cœur de mère et l'emplit)... moi, la dictée de français de la petite qui tripote ses jarretelles, moi, les pieds qui se touchent sous la table de *bridge* avec le lustre au plafond,

A Rien Hagel

moi, la lettre cachée, la chaleur du fichu, le balcon avec la fenêtre entrouverte, la porte de service où la bonne avoue son faible pour un cousin, ce coquin de José qui avait promis de venir et qui a fait faux bond, alors qu'on avait préparé un bon tour à lui jouer... Moi, tout cela, et, en sus de cela, tout le reste du monde... Tant de choses, les portes qui s'ouvrent, et la raison pour laquelle elles s'ouvrent, et les choses qu'ont faites les mains qui ouvrent les portes... Moi, le malheur — crème de toutes les expressions, l'impossibilité d'exprimer tous les sentiments, sans qu'il y ait une pierre au cimetière pour le frère de cette foule, et ce qui semble ne rien vouloir dire veut toujours dire quelque chose... Oui, moi, l'officier mécanicien de la marine qui suis superstitieux comme une brave campagnarde, et qui porte monocle afin de ne pas ressembler à l'idée réelle que je me fais de moi, qui mets parfois trois heures à m'habiller sans d'ailleurs trouver cela naturel, mais je le trouve métaphysique et si l'on frappe à ma porte je me fâche, pas tellement parce qu'on interrompt mon nœud de cravate que pour le fait de constater que la vie passe...

Oui, enfin, moi le destinataire des lettres cachetées, la malle aux initiales détériorées, l'intonation des voix que l'on n'entendra plus — Dieu garde tout cela en son Mystère, et parfois nous l'éprouvons et la vie tout à coup se fait pesante et il fait très froid plus près que le corps.

Brigitte, la cousine de ma tante,
le général dont elles parlaient — général au temps où elles
étaient petites —
et la vie était guerre civile à tous les tournants...
Vive le mélodrame où Margot a pleuré!
Les feuilles sèches tombent à terre irrégulièrement
Mais le fait est que c'est toujours l'automne à l'automne,
après quoi vient l'hiver fatalement,
et il n'est pour conduire à la vie qu'un chemin, la vie
même...

Ce vieillard insignifiant, mais qui pourtant a connu les
romantiques,
cet opusculé politique du temps des révolutions constitu-
tionnelles,
et la douleur que laisse tout cela, sans qu'on en sache la
raison,
ni qu'il y ait pour tout pleurer d'autre raison que de le
sentir.

Je tourne tous les jours à l'angle de toutes les rues,
et dès que je pense à une chose, c'est à une autre que je
pense.

Je ne me soumets que par atavisme
et il y a toujours des raisons d'émigrer pour qui n'est pas
alité.

Des terrasses de tous les cafés de toutes les villes
accessibles à l'imagination,
j'observe la vie qui passe, sans bouger je la suis,
je lui appartiens sans tirer un geste de ma poche
ni noter ce que j'ai vu pour ensuite faire semblant de
l'avoir vu.

Dans l'automobile jaune passe la femme définitive de
quelqu'un,

A Rien Hazel
H. 100 100

auprès d'elle je vais à son insu.
Sur le premier trottoir ils se rencontrent par un hasard
prémédité,
mais dès avant leur rencontre j'étais déjà là avec eux.
Il n'est moyen pour eux de m'esquiver, pas moyen que je
ne me trouve pas en tout lieu.
Mon privilège est un tout
(brevetée, sans garantie de Dieu, mon Âme).

J'assiste à tout et définitivement.
Il n'est bijou de femme qui ne soit acheté par moi et pour
moi,
il n'est intention d'espérer qui ne soit mienne de quelque
façon,
il n'est résultat de conversation qui ne soit mien par
hasard.
Il n'est son de cloche à Lisbonne il y a trente ans, il n'est
soirée du Théâtre San Carlos il y en a cinquante,
qui ne soit mien par gentillesse déposée.

J'ai été élevé par l'Imagination,
j'ai toujours cheminé avec elle la main dans la main,
j'ai toujours aimé, haï, parlé et pensé dans cette perspec-
tive,
et tous mes jours s'encadrent à cette croisée,
et toutes les heures paraissent miennes de cette façon.

Chevauchée explosive, explosée, comme une bombe qui
éclate,
Chevauchée éclatant de tous côtés en même temps,
Chevauchée au-dessus de l'espace, saut par-dessus le
temps,
bondis, cheval électron-ion, système solaire en raccourci,
au sein de l'action des pistons, hors de la rotation des
volants.
Dans les pistons, converti en une vitesse abstraite et folle,

je ne suis que fer et vitesse, va-et-vient, folie, rage
contenue,
lié à la piste de tous les volants je tournoie des heures
fabuleuses,
et tout l'univers grince, craque et en moi s'estropie.

Ho-ho-ho-ho-ho!...

De plus en plus avec l'esprit en avant du corps,
en avant de la propre idée rapide du corps projeté,
avec l'esprit qui suit en avant du corps, ombre, étincelle,
hé-là-ho-ho... Hé-là-ho-ho...

Toute l'énergie est la même et toute la nature est
identique...

La sève de la sève des arbres est la même énergie que celle
qui met en branle
les roues de la locomotive, les roues du tramway, les
volants des diesels,
et une voiture tirée par des mules ou marchant à l'essence
obéit à une même force.

Fureur panthéiste de sentir en moi formidablement,
avec tous mes sens en ébullition, tous mes pores fumants,
que tout n'est qu'une unique vitesse, qu'une unique
énergie, qu'une unique ligne divine
de soi à soi, chuchotant dans la fixité des violences de
vitesse démente...

Ave, salve, vive la véloce unité de toute chose!
Ave, salve, vive l'égalité de tout en flèche!
Ave, salve, vive la grande machine univers!
Ave, vous qui ne faites qu'un, arbres, machines, lois!
Ave, vous qui ne faites qu'un, vers de terre, pistons, idées
abstraites,
la même sève vous emplit, la même sève vous transforme,
la même chose vous êtes, et le reste est extérieur et faux,

A Rien Hazel

le reste, tout le statique qui demeure dans les yeux fixes,
mais non dans mes nerfs moteur à explosion à huiles
lourdes ou légères,
non dans mes nerfs qui sont toutes les machines, tous les
systèmes d'engrenage,
non dans mes nerfs locomotive, tram, automobile, bat-
teuse à vapeur,
dans mes nerfs machine maritime, diesel, semi-diesel,
Campbell,
dans mes nerfs installation absolue à la vapeur, au gaz, à
l'huile, à l'électricité,
machine universelle actionnée par les courroies de tous les
moments!

Tous les matins sont le matin et la vie.

Toutes les aurores brillent au même endroit :
l'Infini...

Toutes les joies d'oiseau viennent du même gosier,
tous les tremblements de feuille sont du même arbre,
et tous ceux qui se lèvent tôt pour aller travailler
vont de la même maison à la même usine par le même
chemin...

Roule, grande boule, fourmilière de consciences, terre,
roule, teintée d'aurore, chapée de crépuscule, d'aplomb
sous les soleils, nocturne,
roule dans l'espace abstrait, dans la nuit à peine éclairée,
roule...

Dans ma tête je sens la vitesse de la rotation de la terre,
et tous les pays et tous les vivants tourment en moi,
envie centrifuge, fureur d'escalader le ciel jusqu'aux
astres,
bats à coups redoublés contre les parois internes de mon
crâne,